

LE
MAGNIFIQUE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAR

JULES BARBIER

MUSIQUE DE

J. PHILIPPOT



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1876

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

LE
MAGNIFIQUE

OPÉRA-COMIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-NATIONAL-LYRIQUE,
le 24 mai 1876.

PERSONNAGES

HORACE.....	MM. MONTAUDRY.
ALDOBRANDIN.....	TISSIER.
COVIELLE, valet d'Horace	TROY.
BASILE, valet d'Aldobrandin.....	GRIVOT.
CÉLIE, nièce d'Aldobrandin	M ^{lles} MARCUS.
SABINE, suivante de Célie.....	B. PERRET.

A Florence, chez Aldobrandin. — Costumes du Décaméron.



LE MAGNIFIQUE

Un jardin. — A droite, la maison d'Aldobrandin. — Au premier étage, une fenêtre garnie d'une poulie. — Les jalousies sont baissées. — Au fond, un mur percé d'une porte, avec un judas; sorties à droite, derrière et devant la maison. — A gauche, un fournil de jardinier.

SCÈNE PREMIÈRE

HORACE, COVIELLE.

INTRODUCTION.

Horace escalade le mur et saute dans le jardin. — Covielle paraît à son tour sur le mur et s'y installe à califourchon. Il porte une guitare.

HORACE.

Allons! Covielle! imite-moi!
Saute!

COVIELLE, sur le mur.

Eh! monsieur! de bonne foi,
Ce que vous faites est-il sage?
Et faut-il provoquer ainsi,
Le tigre jusque dans sa cage?

LE MAGNIFIQUE

HORACE.

Une colombe au blanc plumage
 Avec le tigre y loge aussi ;
 Et mon cœur n'a d'autre souci
 Que d'entendre son doux ramage !

COVIELLE, sur le mur.

Mais, monsieur, songez, s'il vous plait,
 Que c'est l'heure où maître et valet
 Devraient, loin d'un soleil funeste,
 Faire paisiblement la sieste !

HORACE.

Trêve de sottises, maraud !
 Et descends vite de là-haut !

Covielle saute dans le jardin.

COVIELLE.

Ah ! monsieur ! monsieur !... qu'il fait chaud !

ENSEMBLE.

HORACE.

C'est en ces lieux que respire
 Celle pour qui je soupire
 Nuit et jour
 D'amour !
 Que ma voix monte vers elle
 Et porte enfin à ma belle
 Mes vœux,
 Mes vœux !

COVIELLE, à part, en s'accompagnant comiquement de la guitare.

Au diable soit le délire
 D'un vert galant qui soupire
 Nuit et jour
 D'amour !
 Sage qui n'aime sa belle
 Qu'à l'heure où la nuit rappelle
 Ses doux feux
 Aux cieux !

HORACE, prenant la guitare des mains de Covielle et s'accompagnant.

Si ma chanson par malheur vous éveille,
O vieux tuteur jaloux,
Rendormez-vous! —
Toi, belle enfant, quand ton Argus sommeille,
Dans un riant émoi,
Éveille-toi!

Vieillard fâcheux, dont la raison s'égare,
Sous vos triples verrous,
Rendormez-vous? —
Toi, belle enfant, quand sa main nous sépare,
Si tu veux fuir sa loi,
Éveille-toi!

HORACE.

N'entends-tu rien ?

COVIELLE.

Rien, je vous jure,
Que la cigale au cri perçant
Qui, sous le gazon jaunissant,
Veille seule dans la nature!

HORACE.

Faisons le tour de la maison.

COVIELLE.

Elle a tout l'air d'une prison!

Horace disparaît derrière la maison. — Covielle le suit.

SCÈNE II

ALDOBRANDIN, BASILE.

Aldobrandin sort tout doucement de la maison, suivi de Basile. Ils ont des bâtons à la main.

ALDOBRANDIN.

Je veux que le diable m'emporte, si je n'ai pas entendu

LE MAGNIFIQUE

la voix d'un galant ! Morbleu ! j'ai là de quoi lui apprendre à chanter.

BASILE.

S'il y vient, gare à ses épaules !

Prélude de la sérénade dans la coulisse.

ALDOBRANDIN.

Chut !

BASILE.

On dirait comme un bruit de guitare.

ALDOBRANDIN.

Je vais tourner la maison.

BASILE.

Oui, monsieur.

ALDOBRANDIN.

Toi, reste ici en embuscade, et si le drôle m'échappe, barre-lui le chemin.

BASILE.

Oui, monsieur. (Aldobrandin s'éloigne à pas de loup et passe derrière la maison.) Marchez tout doucement, monsieur !

SCÈNE III

BASILE, puis COVIELLE et HORACE.

BASILE.

Voilà bien ce qui prouve qu'on ne saurait trop se tenir en garde contre le renard quand on a des poules au poulailler, et c'est tout de même pour les filles ; la bête

mange tout. (Covielle, le chapeau rabattu sur les yeux, rentre vivement en scène par le premier plan et se heurte contre Basile.) **Holà!... (Basile saisit Covielle à la gorge.) A moi! monsieur!... je le tiens!...**

Covielle, en se débattant, laisse sa guitare dans les mains de Basile.

Horace, le chapeau sur les yeux comme Covielle, rentre en scène par le premier plan et vide une bourse d'or aux pieds de Basile.

HORACE.

Tais-toi, imbécile!...

BASILE, lâchant Covielle.

Hein?...

Il se précipite sur les pièces d'or pour les ramasser.

COVIELLE, courant à la porte du fond.

Alerte, monsieur!...

Il ouvre la porte à Horace et disparaît après lui.

BASILE, ramassant toujours les pièces d'or.

Au secours! au voleur!...

COVIELLE, à travers le judas de la porte.

Serviteur!...

SCÈNE IV

BASILE, ALDOBRANDIN.

ALDOBRANDIN, entrant vivement.

Eh bien! où sont-ils?... Qu'est-ce que tu fais là?

BASILE.

Courez vite, monsieur! ils se sauvent!...

ALDOBRANDIN.

Et tu ne les en as pas empêchés!

LE MAGNIFIQUE

BASILE.

C'est qu'ils m'ont envoyé une volée d'écus d'or au nez, monsieur!

ALDOBRANDIN.

Des écus d'or!

BASILE, lui montrant les pièces d'or qu'il a déjà ramassées.

Voyez plutôt!

ALDOBRANDIN.

C'est ma foi vrai!... Et c'est là ce qui t'a arrêté, lâche!...

BASILE.

Dame!...

ALDOBRANDIN, ramassant à son tour les écus d'or tombés à terre.

Ame vénale!...

BASILE.

Dites donc, monsieur, ce n'est pas à vous.

ALDOBRANDIN.

Tu raisonnes, drôle!... donne-moi vite ce que tu as ramassé, et apprends que tout ce qui tombe chez moi est à moi!

BASILE.

Qu'il y tombe donc de la grêle; je ne vous en ferai pas tort!... mais pour ce qui est des écus, ils resteront dans ma poche...

ALDOBRANDIN.

Tu ne veux pas me les rendre?

BASILE.

Je ne vous les ai pas pris!

ALDOBRANDIN.

Mais c'est une somme!

BASILE.

Oui.

ALDOBRANDIN.

Je te la retiendrai sur tes gages.

BASILE.

Alors je m'en vais tout de suite...

ALDOBRANDIN.

Eh bien ! non ! écoute ! (A part.) Il m'a toujours servi fidèlement ; il faut faire un sacrifice. (Haut.) Je te les donne !...

BASILE.

C'est heureux !...

ALDOBRANDIN, tout en regardant à terre autour de lui.

Peux-tu me dire maintenant qui étaient ces gens-là ?

BASILE, même jeu.

Ma foi ! ils se cachaient si bien sous leurs chapeaux que je ne les ai pas reconnus !...

ALDOBRANDIN.

Dis plutôt que tu n'avais d'yeux que pour leurs écus, faquin !

BASILE, poussant légèrement Aldobrandin.

Pardon !

ALDOBRANDIN.

Quoi !...

Il se baisse vivement pour ramasser un écu d'or resté à terre.

BASILE, arrêtant Aldobrandin et s'emparant de la pièce.

Ah ! mais !... non !

ALDOBRANDIN.

Morbleu ! si je connaissais les drôles qui font pleuvoir de l'or dans mon jardin !... mais j'y pense !... Il n'y a

qu'un homme à Florence qui soit capable d'une pareille prodigalité!... c'est le seigneur Horace, pardieu! celui qu'on nomme partout le Magnifique!

BASILE.

Pardi!... monsieur, m'est avis que vous avez mis le nez dessus.

ALDOBRANDIN.

Bien! bien! il n'en est pas encore où il croit. (Apercevant la guitare que Basile a toujours sous le bras.) Qu'est-ce que c'est que ça?

BASILE.

Ça, monsieur?... c'est une guitare.

ALDOBRANDIN.

A qui?

BASILE.

A eux... c'est-à-dire à moi, puisque je l'ai prise... Si elle peut vous faire plaisir?...

ALDOBRANDIN.

Imbécile!...

BASILE.

C'est de bon cœur.

Il dépose la guitare sur un banc.

ALDOBRANDIN.

Va prévenir Cécile que je veux lui parler et que je l'attends ici.

BASILE.

Oh! que non! monsieur! elle ne viendrait pas!...

ALDOBRANDIN.

Hein?

BASILE.

Je vas lui dire que vous rentrez dans la maison par la

porte de derrière; c'est le vrai moyen de la faire sortir par celle de devant; vous allez voir.

Il entre dans la maison.

SCÈNE V

ALDOBRANDIN, seul.

Hum!... j'ai bien peur que ce butor ne dise vrai et que Célie ne nourrisse pas pour moi des sentiments fort tendres! mais, puisque les galants s'en mêlent, il est temps d'en finir et de lui signifier une bonne fois mes résolutions. Basile avait raison; la voilà qui descend quatre à quatre.

SCÈNE VI

ALDOBRANDIN, CÉLIE, SABINE.

CÉLIE.

Ah!.. mon tuteur!..

SABINE, à part.

Scélérat de Basile!

ALDOBRANDIN.

Il paraît que vous ne vous attendiez pas à me trouver ici?

CÉLIE.

Mon Dieu!.. je croyais...

ALDOBRANDIN.

C'est bon! approchez, ma nièce!.. Je vous dirai d'abord

!

que j'ai entendu un bruit de guitare qui m'a fort déplu, et que je vous prie une fois pour toutes de ne donner ni de près ni de loin aucun encouragement aux guitaristes ni à ceux qui en pincent.

CÉLIE.

Et quel encouragement pourrais-je leur donner, mon oncle, quand vous avez fait sceller au mur les jalousies de mes fenêtres?

ALDOBRANDIN.

C'est pour vous garantir de la chaleur.

SABINE, à part.

Et de la musique.

ALDOBRANDIN.

Qu'est-ce que tu dis?

SABINE.

Je dis que Votre Seigneurie n'aime pas la musique.

ALDOBRANDIN.

Non!.. Mais parlons de choses plus sérieuses! c'est de mariage qu'il s'agit, ma nièce!

CÉLIE.

Ah!

SABINE, à part.

Nous y voilà!..

ALDOBRANDIN.

Avez-vous jamais songé au mariage et à ses graves conséquences?..

CÉLIE.

Mais...

SABINE.

Ma foi! monsieur, les conséquences dépendent du mari.

ALDOBRANDIN.

Je ne te parle pas à toi! (A Cécilie.) Je vous demande, ma nièce, si vous avez songé au mariage et aux devoirs qu'il impose.

SABINE, bas à Cécilie.

Mais répondez donc?

CÉLIE, bas.

Et que veux-tu que je dise?

SABINE, de même.

Ce que je vous soufflerai!

ALDOBRANDIN.

Eh bien?

TERZETTO .

SABINE, soufflant Cécilie.

Le premier devoir d'une femme...

CÉLIE.

Le premier devoir d'une femme...

SABINE, même jeu pendant le reste du trio.

Est de plaire et de charmer!

CÉLIE.

Est de plaire et de charmer!

ALDOBRANDIN.

Mais qui doit-elle charmer?

SABINE.

Celui...

CÉLIE.

Celui...

SABINE.

Qui, dans son âme...

LE MAGNIFIQUE

CÉLIE.

Qui, dans son âme...

SABINE.

Fait naître le désir d'aimer!

CÉLIE.

Fait naître le désir d'aimer!

ALDOBRANDIN.

Mais qui diantre en son âme
Fait naître ce désir d'aimer?

SABINE.

Celui...

CÉLIE.

Celui...

SABINE.

Qu'amour enflamme...

CÉLIE.

Qu'amour enflamme...

SABINE.

Et qui d'amour sait l'enflammer!

CÉLIE.

Et qui d'amour sait l'enflammer!

ENSEMBLE.

SABINE.

Voilà, mon cher tuteur, celui qu'il faut aimer!

CÉLIE.

Voilà, mon cher tuteur, celui qu'il faut aimer!

ALDOBRANDIN.

Morbleu! ce n'est pas là celui qu'il faut aimer!
Sachez que le mariage...

SABINE.

Est le but de mes désirs.

CÉLIE.

Est le but de mes désirs.

ALDOBRANDIN.

Songez qu'on entre en ménage...

SABINE.

Pour goûter tous les plaisirs.

CÉLIE.

Pour goûter tous les plaisirs !

ALDOBRANDIN.

Mais...

CÉLIE.

Bals et sérénades !...

ALDOBRANDIN.

Je...

CÉLIE.

Cadeaux, promenades !...

ALDOBRANDIN.

Si...

CÉLIE.

Billets doux, aubades !...

ALDOBRANDIN.

Vous...

CÉLIE.

Danses, cavalcades !

ALDOBRANDIN.

Ventrebleu ! qu'est-ce là ?

CÉLIE.

Mes désirs les voilà !

SABINE, bas.

Courage ! c'est cela !

ENSEMBLE.

ALDOBRANDIN, à part.

Diantre soit d'une fille !
La voilà, sur ma foi,
Qui babille, babille,
Et se moque de moi !

CÉLIE.

Il n'est pas une fille
Qui ne dise avec moi :
Je suis jeune et gentille,
Et l'amour est ma loi !

SABINE, à part.

Tudieu ! l'aimable fille !
La voilà, sur ma foi,
Qui babille, babille
Plus couramment que moi !

ALDOBRANDIN.

Vous moquez-vous avec vos cavalcades, vos billets doux, vos danses et vos cadeaux ? Le mari que je vous destine ..

CÉLIE.

Vous me destinez un mari?...

ALDOBRANDIN.

Oui ; un homme qui me touche de près, que j'estime, que j'aime, et qui n'est pas d'humeur à souffrir dans sa maison toutes les belles choses que vous dites.

SABINE.

C'est apparemment de votre neveu que vous voulez parler, monsieur ? car je ne suppose pas que vous aimiez un autre homme dans le monde ?

ALDOBRANDIN.

Sachez, péronnelle, que je n'aime pas plus mon neveu que les autres ; je ne l'ai jamais vu et ne me soucie pas de le voir ; on devait, il est vrai, me l'envoyer de Padoue

où il achève présentement ses études, mais j'ai pris mes mesures en conséquence, et je viens de le recommander au révérend père Pancrace qui est de mes amis et qui le fera entrer dans les ordres.

SABINE.

Mais si ce n'est votre neveu, monsieur, c'est donc vous !

ALDOBRANDIN.

Et quand ce serait moi?...

SABINE.

Ah! fil! ne dites pas cela!

ALDOBRANDIN.

Comment! que je ne dise pas cela?

SABINE.

Vous vous feriez bafouer par toute la ville.

ALDOBRANDIN.

Et pourquoi me ferai-je bafouer, s'il vous plaît?

SABINE.

Parce que pour se marier il faut être mariable et que vous ne l'êtes plus!

ALDOBRANDIN.

Je ne le suis plus!... Apprenez, pécore que vous êtes...

SCÈNE VII

ALDOBRANDIN, CÉLIE, SABINE, BASILE.

BASILE, entrant avec une lettre pendue au bout d'une ficelle.

Monsieur! monsieur!...

ALDOBRANDIN.

Qu'y a-t-il?

BASILE.

Voyez ce que je viens de trouver, qui pendillait sous les fenêtres de la signora.

SABINE, à part.

Aïe!

ALDOBRANDIN, prenant la lettre.

Une lettre! qu'est-ce que cela?... (Ouvrant la lettre et lisant.)
 « Seigneur cavalier, ma maîtresse n'ose vous écrire; je
 » vous écris donc à sa place pour vous mander que nous
 » ne sommes pas restées insensibles aux marques de
 » votre tendresse, que nous ne doutons pas de l'honnê-
 » teté de vos intentions, et que nous verrons avec plaisir
 » tous les efforts que vous tenterez pour nous arracher
 » aux mains du stupide et féroce vieillard... » Hein?

BASILE.

Il paraît que c'est vous!

ALDOBRANDIN.

« Du stupide et féroce vieillard qui nous tient sous les
 » verrous. Sabine. » (A Sabine.) Et tu crois qu'après cela tu
 resteras chez moi une heure de plus?

SABINE.

Non, monsieur, et je vous épargnerai la peine de m'en chasser. Mais je ne partirai pas du moins sans vous dire une fois toutes vos vérités!... Il y a trop longtemps que je les ai sur le cœur, et c'est un dernier service que je veux vous rendre!

ALDOBRANDIN.

Quoi! insolente!...

SABINE.

COUPLÉTS.

Sous les verrous
 Et sous les grilles,
 Tuteurs jaloux,
 C'est folie à vous
 De garder les filles !
 L'amour n'est pas loin qui se rit des grilles,
 Et des tuteurs, et des verrous !

Voulez-vous savoir tout ce qu'à la ronde
 On pense de vous chez les gens de bien ?
 Le diable qu'on sait l'ennemi du monde,
 Que l'on connaît diable, et qui ne vaut rien,
 Est moins scélérat, moins fou, moins bizarre,
 Moins méchant, moins laid, moins sot, moins lutin,
 Moins traître, moins loup, moins chien, moins avare
 Que ne l'est chez lui ce vieux Florentin !

Sous les verrous
 Et sous les grilles,
 Tuteurs jaloux,
 C'est folie à vous
 De garder les filles !
 L'amour n'est pas loin qui se rit des grilles,
 Et des tuteurs, et des verrous !

ALDOBRANDIN, parlé.

Oses-tu bien !..

SABINE.

Deux cœurs bien épris sauront, je vous jure
 Vous mettre en défaut jusques au dernier !
 Que sous les créneaux d'une tour obscure
 L'un soit à la cave et l'autre au grenier,
 Malgré les cloisons, malgré les obstacles,
 L'un saura monter, l'autre descendra ;
 Et, pour vous tromper, faisant des miracles,
 L'amour à la fin les réunira !..

LE MAGNIFIQUE

Sous les verrous
 Et sous les grilles,
 Tuteurs jaloux,
 C'est folie à vous
 De garder les filles!
 L'amour n'est pas loin qui se rit des grilles,
 Et des tuteurs, et des verrous!

ALDOBRANDIN.

Morbleu!... je ne sais qui me tient!...

Il veut donner un soufflet à Sabine; celle-ci s'esquive en découvrant
 Basile qui le reçoit à sa place.

BASILE.

Holà!...

ALDOBRANDIN.

C'est bien fait!

SABINE, se sauvant par la porte du fond qu'elle laisse ouverte.

Adieu, monsieur!

ALDOBRANDIN.

Au diable!... Je ne m'étonne plus des billevesées que vous m'avez débitées tout à l'heure, ma nièce! c'est cette peste-là qui vous les avait mises en tête, sans doute?... Grâce à Dieu, la voilà partie, et je vous promets de la remplacer par une belle et bonne duègne qui vous remettra dans le droit chemin.

CÉLIE.

Mais, mon oncle...

ALDOBRANDIN.

Silence! rentrez dans votre chambre, et songez dorénavant à garder le respect que vous devez à mes volontés.

CÉLIE.

Hélas!...

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE VIII

ALDOBRANDIN, BASILE.

ALDOBRANDIN.

Ah! je suis féroce!... Eh bien! corbleu! je veux montrer au moins que je ne suis pas stupide!

BASILE, à part.

Il paraît que le mot lui tient au cœur.

ALDOBRANDIN.

Écoute, Basile, je regrette le soufflet que je t'ai donné.

BASILE.

Oh! monsieur!..

ALDOBRANDIN.

N'en parlons plus!... c'est maintenant que j'ai besoin de ton zèle et de ton adresse, pour m'aider à découvrir ce que je cherche.

BASILE.

Et que cherchez-vous, monsieur?

ALDOBRANDIN.

Ne m'as-tu pas entendu? une sage et vertueuse personne sur qui je puisse compter pour garder ma maison et surveiller ma nièce.

BASILE.

Oh! bien! je crois que nous tenons justement votre affaire; il n'est bruit dans toute la ville que d'une certaine Polydora qui vient d'y arriver avec les plus beaux certificats du monde. On assure qu'elle a un aspect tout à fait repoussant et qu'elle s'acquitte si bien de son emploi

auprès des femmes et des filles, que les malheureuses meurent comme des mouches!

ALDOBRANDIN.

Voilà une brave femme! Informe-toi au plus vite de l'endroit où elle demeure, et me l'amène ici.

BASILE.

Soyez tranquille, monsieur! je vous promets de dénicher l'oiseau avant une heure.

Horace et Covielle paraissent sur le seuil de la porte ouverte.

ALDOBRANDIN, arrêtant Basile.

Attends! qui nous vient là?...

SCÈNE IX

ALDOBRANDIN, BASILE, HORACE,
COVIELLE.

Horace et Covielle entrent en scène et saluent Aldobrandin.

HORACE.

Votre serviteur, seigneur Aldobrandin!

ALDOBRANDIN.

Le seigneur Horace chez moi!...

BASILE, bas à Aldobrandin.

Par ma foi! monsieur, je crois bien que ce sont les gens de ce matin!

ALDOBRANDIN, à part.

J'en étais sûr!... (À Horace.) Me direz-vous ce qui me vaut l'honneur...

HORACE.

Je viens pour vous entretenir d'une petite affaire, sei-

gneur Aldobrandin, et j'ose réclamer de vous un moment d'audience...

ALDOBRANDIN.

Ne s'agit-il pas de quelques écus d'or que vous auriez perdus dans mon jardin?...

HORACE.

Moi?... c'est la première fois que j'y mets le pied.

ALDOBRANDIN.

Et votre guitare?

HORACE.

Quelle guitare?

COVIELLE.

Nous ne portons pas de guitare.

ALDOBRANDIN.

Basile assure pourtant...

HORACE.

Basile est un sot.

BASILE.

Plait-il?

COVIELLE.

Mon maître dit que vous êtes un sot...

BASILE.

J'ai bien entendu... (Bas à Aldobrandin.) Faut-il que j'aille chercher la duègne?

ALDOBRANDIN, bas.

Non! ne t'éloigne pas, et fais le guet autour de la maison!

BASILE, à part.

Pas si sot, puisque les écus me restent.

Il s'éloigne en passant derrière la maison.

SCÈNE X

ALDOBRANDIN, HORACE, COVIELLE.

ALDOBRANDIN.

Je vous écoute, seigneur Horace...

HORACE.

Voici en deux mots ce dont il s'agit, seigneur Aldobrandin; vous savez que mon palais n'est pas éloigné d'ici; j'ai formé le dessein d'en agrandir les jardins, en y joignant le vôtre et en abattant votre maison.

ALDOBRANDIN.

Comment diable!... abattre ma maison!...

HORACE.

Attendez donc! il va sans dire que je commencerai par vous l'acheter. Permettez-moi seulement d'y pénétrer pour...

ALDOBRANDIN.

Pour me voler ma nièce, n'est-il pas vrai? avec le secours de l'aimable Sabine?... J'en suis fâché, seigneur Horace, mais ce n'est plus à Sabine que vous aurez affaire; je la remplace aujourd'hui même par une certaine Polydora dont vous me direz des nouvelles.

COVIELLE.

Vous la connaissez?

ALDOBRANDIN.

De réputation! cela me suffit. Quant à ma maison, si je vous y fais jamais entrer, je m'engage à vous la donner pour rien, avec tout ce qu'elle contient, de la cave au grenier.

COVIELLE, à part.

Dont acte!

HORACE.

Pardieu! seigneur Aldobrandin, vous avez deviné juste et votre franchise encourage la miennel Oui, les attraits de la signora Célie, bien que je les aie à peine entrevus, m'ont touché jusqu'au fond du cœur; la garde étroite que vous faites autour d'elle m'a piqué au jeu; j'ai fermement résolu d'obtenir à tout prix un entretien que je souhaite ardemment; et, comme je vois bien, d'après ce que vous me dites, que j'y emploierais en vain toute mon adresse, c'est à vous-même que je le demande.

ALDOBRANDIN.

A moi? vous vous moquez sans doute?

HORACE.

Je ne me moque point... accordez-moi un quart d'heure d'entretien avec la belle Célie, et mon palais est à vous!

ALDOBRANDIN.

Votre palais?

HORACE..

Avec toutes ses richesses.

ALDOBRANDIN.

Pour un quart d'heure d'entretien?

HORACE.

Pas davantage!...

COVIELLE, à part.

Ah! ah! il paraît que le palais commence à lui tourner la tête.

HORACE.

Eh bien? qu'en dites-vous?

ALDOBRANDIN.

Il est certain... que... si je pouvais croire... diantre!

LE MAGNIFIQUE

un quart d'heure!... décidément, seigneur Horace, je ne peux pas vous laisser un quart d'heure avec celle qui va devenir ma femme.

HORACE.

Comment?

ALDOBRANDIN.

J'épouse Célie!

COVIELLE.

Vous?

ALDOBRANDIN.

Sans doute!...

COVIELLE.

Et dans quel but?

ALDOBRANDIN.

Comment? dans quel but?

HORACE.

Je comprends vos scrupules, seigneur Aldobrandin, et pour vous tirer tout à fait d'inquiétude je consens encore que vous soyez présent à cet entretien... vous voyez que je vous fais la partie belle!...

ALDOBRANDIN.

Quoi! vous entretenez Célie, moi présent?

HORACE.

Vous présent!... Je n'y mets qu'une condition, c'est que vous vous tiendrez à distance et que je pourrai lui parler librement.

ALDOBRANDIN, à part.

Que peut-il s'en promettre? Il n'y a pas apparence en effet qu'il en puisse advenir aucun mal!... si pour plus de sûreté j'ordonnais à Célie... oui; l'idée me sourit! et de cette façon j'aurai son palais sans qu'il en coûte rien à mon honneur.

HORACE.

Est-ce dit?

ALDOBRANDIN.

C'est dit!

HORACE.

A la bonne heure!

ALDOBRANDIN.

Mais il est bien entendu que quelle que soit l'issue de l'entretien, votre palais est à moi!

HORACE.

Vous avez ma parole.

ALDOBRANDIN.

Je vais donc chercher Célie, et je vous l'amène.

Il entre dans la maison.

SCÈNE XI

HORACE, COVIELLE.

COVIELLE.

Sur ma foi! monsieur, voilà de toutes vos magnificences celle qui vous coûtera le plus et qui vous rapportera le moins.

HORACE.

Qu'en sais-tu? J'y gagnerai toujours de voir Célie de plus près et de savoir ce que mon amour peut espérer d'elle.

COVIELLE.

Il est vrai que nous ne sommes pas d'humeur à nous soucier d'un palais de plus ou de moins. J'ai d'ailleurs

bâti sur une parole imprudente du seigneur Aldobrandin, certain projet qui pourra avancer nos affaires. Notre homme revient; je vous quitte; et j'ose vous promettre que l'envie de bafouer ce vieillard ridicule, jointe à l'amitié que j'ai pour vous, m'inspirera quelque trait de génie.

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

HORACE, ALDOBRANDIN, CÉLIE.

Aldobrandin sort de la maison avec Célie.

TRIO.

ALDOBRANDIN.

Seigneur, voici ma nièce!

HORACE, à part.

O moment enchanteur!

ALDOBRANDIN, bas à Célie.

Surtout garde-toi bien d'oublier ma défense!

HORACE, à part.

Peut-être un mot d'espoir sera ma récompense!

CÉLIE, à part.

O ciel, délivre-moi de ce méchant tuteur!

ENSEMBLE.

HORACE, à part.

A mon stratagème
Il se prend lui-même,
Et l'amour, je croi,
Combattrà pour moi!

CÉLIE, à part.

De son stratagème
Contre ce que j'aime,
Hélas! malgré moi,
Je subis la loi!

ALDOBRANDIN, à part.

A mon stratagème

Il s'est pris lui-même,
Et ne peut, je croi,
Lutter contre moi!

ALDOBRANDIN, montrant à Horace un sablier qu'il tient à la main.
Vous avez un quart d'heure.

HORACE.

Il suffit! — je commence : —
Mais il est convenu que durant l'entretien
Vous resterez à distance!

ALDOBRANDIN, s'éloignant.

Soit! m'y voici.

HORACE.

Fort bien!

A Célié.

Hélas! pardonnez-moi, madame!
Votre beauté m'a touché l'âme,
Je devrais, je le sais, si j'avais le loisir,
Vous peindre cet ardent désir!
Mais que je brûle et meure,
Et me dise aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Je dois le faire en un quart d'heure!

ALDOBRANDIN, à part.

Pauvre homme!...

HORACE.

Eh! quoi! pas un mot?... qu'est-ce là?
Me serez-vous donc si cruelle? —
Le ciel vous fit charmante et belle;
Mais faut-il pour cela
Ne pas répondre à qui vous prie?

ALDOBRANDIN, à part, en riant.

Par ma foi! je plains ses ennuis!

HORACE.

Serait-ce une supercherie

LE MAGNIFIQUE

De votre tuteur !...

Célie jette un regard languissant sur Horace.

Bien !... j'y suis !

ENSEMBLE.

HORACE, à part.

Le traître lui fait violence,
Et croit sans doute m'accabler !
Mais si la bouche fait silence,
Les yeux du moins peuvent parler !

CÉLIE, à part.

Un jaloux me fait violence,
Et devant lui je dois trembler !
Mais si la bouche fait silence,
Les yeux du moins peuvent parler !

ALDOBRANDIN, à part.

Ruse vaut mieux que violence !
Notre homme a beau se désoler,
On ne rompra pas le silence,
Il peut parler ! il peut parler !

HORACE, à Célie.

Eh ! bien ! puisqu'il vous faut, madame,
Suivre les ordres d'un jaloux,
Moi-même, au gré de ma flamme,
Je me réponderai pour vous !
Dans vos regards osé-je lire ?
Voici ce qu'ils semblent me dire :
— « Ne croyez pas que ma beauté
» Veuille s'armer de cruauté,
» Monsieur !... votre tourment me touche !
» Et vos yeux, avant votre bouche,
» M'avaient déclaré votre amour !
» Bien loin que j'en sois offensée,
» Sachez que, dès le premier jour,
» Du même trait je fus blessée !...
— Ah ! madame, que dites-vous ?...

Célie semble approuver par sa physionomie les paroles d'Horace.

ALDOBRANDIN, à part.

Je ris tout bas de son courroux !

Haut, en se rapprochant d'Horace.

Eh bien ! cher seigneur, le temps passe !
Que dites-vous de l'entretien ?

HORACE.

Pardon !... restez à votre place !

ALDOBRANDIN, s'éloignant de nouveau.

Puisqu'il vous plait, je le veux bien !

HORACE, à Cécilie.

Madame, reprenez courage !

Et permettez-moi seulement

De vous arracher d'esclavage ! —

— « Ah ! mon cher Magnifique, agissez librement !

» Que je vous remercie, et combien je vous aime !...

— (C'est vous qui parlez.) — Joie extrême !... —

— (C'est moi !) — Devant lui-même,

Que ne puis-je embrasser vos genoux !... — « Doucement !

« Il vous voit !... à bientôt !... — A bientôt !...

ALDOBRANDIN, à part, en se frottant les mains.

C'est charmant !

ENSEMBLE.

HORACE, à part.

O bonheur ! douce ivresse !

De ma tendresse

L'amour sera le prix !

Je suis aimé de ma maîtresse !

Tuteurs et maris

Y sont toujours pris !

CÉLIE, à part.

O bonheur ! douce ivresse !

De sa tendresse

L'amour sera le prix !

Le doux regard d'une maîtresse

LE MAGNIFIQUE

D'un cœur bien épris
Est toujours compris !

ALDOBRANDIN, à part.

De l'ardeur qui le presse,
Par mon adresse,
Il a reçu le prix !
On l'a payé de sa tendresse !
Au piège il est pris !
Par ma foi ! j'en ris !

HORACE, feignant la colère, à Aldobrandin.

Pardieu ! seigneur Aldobrandin, vous auriez dû me prévenir que madame était muette ! Je souhaite que l'on vous donne d'autres palais à ce prix-là. Vous pouvez prendre possession du mien. Adieu !

Il sort rapidement.

SCÈNE XIII

ALDOBRANDIN, CÉLIE.

ALDOBRANDIN.

Vivat ! voilà pour apprendre à ces jeunes éventés qu'on ne se joue pas impunément d'une vieille barbe grise.

CÉLIE.

Me direz-vous ce que cela signifie, monsieur ?

ALDOBRANDIN.

Cela signifie, ma chère enfant, que j'ai gagné un palais aux dépens du seigneur Horace, et que je te le donne en douaire avec ma main !

CÉLIE.

Vous pouvez garder l'un et l'autre, monsieur ; car je suis plus décidée que jamais à ne pas vous épouser.

ALDOBRANDIN.

Ah! oui-dà!... Prenez-y garde au moins!... On trouvera peut-être des moyens de vous y contraindre!

CÉLIE.

Vous pourrez trouver le moyen de me faire mourir, monsieur, mais jamais celui de me résoudre à une extrémité cent fois pire que la mort.

ALDOBRANDIN.

Bien! bien! nous verrons si vous conserverez toujours ces beaux sentiments.

SCÈNE XIV

ALDOBRANDIN, CÉLIE, COVIELLE, déguisé

en duègne.

COVIELLE, paraissant sur le seuil de la porte.

Pardon! seigneur! n'est-ce pas ici la maison du seigneur Aldobrandin?...

CÉLIE, à part.

Ah! l'affreuse vieille!...

ALDOBRANDIN.

C'est moi qui suis le seigneur Aldobrandin; que me voulez-vous?...

COVIELLE.

J'ai entendu dire, seigneur, que vous désiriez confier votre pupille, cette jeune signora sans doute, aux soins d'une personne vigilante et dévouée, et ce qu'on m'a dit de vos vertus m'a fait découvrir entre nous une si heureuse conformité de caractères que je n'ai pas hésité à venir vous offrir mes services.

ALDOBRANDIN.

Est-ce que par hasard vous seriez...

COVIELLE.

La signora Polydora en personne ; l'effroi des galants, la sécurité des familles et le bouclier des maris.

ALDOBRANDIN.

Parbleu ! ma chère dame, vous ne pouviez arriver plus à propos, et votre démarche prévient justement celle que j'allais faire près de vous. (Montrant Célie.) Vous voyez dans cette jeune personne ma pupille et ma nièce ; c'est elle que je confie à votre garde ; et comme j'ai dessein d'en faire ma femme...

CÉLIE.

Jamais !

ALDOBRANDIN.

Ce soir même !

CÉLIE.

Jamais !

ALDOBRANDIN.

Tout à l'heure !

CÉLIE.

Jamais !

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE XV

ALDOBRANDIN, COVIELLE.

ALDOBRANDIN, suivant Célie.

Quoi ! impudente !...

COVIELLE, arrêtant Aldobrandin.

Mon Dieu ! laissez-la dire ! Je ne vous demande que deux heures pour la rendre douce comme un mouton !

ALDOBRANDIN.

Vous lui persuaderez de m'épouser ?

COVIELLE.

Je vous promets qu'elle n'aura d'époux que de ma main.

ALDOBRANDIN.

Que le ciel vous entende ! je ne serai pas ingrat ! Faites bonne garde pourtant, et tenez les portes closes, car les galants foisonnent dans les environs.

COVIELLE.

Soyez sans inquiétude, vous dis-je ; les galants trouveront à qui parler...

ALDOBRANDIN.

Au revoir !

COVIELLE.

Votre servante ! (Se dirigeant vers la maison.) Eh ! bien ! ma mignonne ! Polydora vous fait donc peur, mon bijou !

Il entre dans la maison.

SCÈNE XVI

ALDOBRANDIN, puis BASILE et SABINE.

ALDOBRANDIN.

Le fait est que Basile ne se trompait pas !... Elle est horrible à voir. Je crois que je peux être tranquille, et je veux aller prendre possession sur l'heure du palais que je viens d'acquérir à si bon marché.

BASILE, accourant.

Monsieur ! monsieur !

LE MAGNIFIQUE

ALDOBRANDIN.

Qu'y a-t-il?

BASILE.

Votre neveu arrive de Padoue.

ALDOBRANDIN.

Mon neveu...

BASILE.

Je l'ai fait entrer dans la cour avec sa mule. Ah! monsieur qu'il a l'air timide!... c'est à peine s'il ose lever les yeux; je veux dire l'œil; car il y en a un qu'on ne voit pas!...

ALDOBRANDIN.

Que diable me chantes-tu là?

BASILE.

Voyez plutôt vous-même, monsieur; le voilà qui vient!

Sabine entre en scène, travestie en jeune étudiant. Elle porte un bandeau sur l'œil.

ALDOBRANDIN.

Morbleu! les instructions que j'ai données au père Pancrace étaient pourtant précises.

SABINE.

Est-ce à mon vénérable oncle que j'ai l'honneur de parler, monsieur?

ALDOBRANDIN.

A lui-même.

SABINE.

Que j'ai de joie à voir le frère de mon père, monsieur, et à lui témoigner mon respectueux attachement.

ALDOBRANDIN.

Oui, oui, vous me l'auriez beaucoup mieux témoigné

en ne quittant pas Padoue, mon neveu, et la lettre que j'ai écrite au père Pancrace...

SABINE.

Hélas! mon oncle!

ALDOBRANDIN.

Quoi?

SABINE.

Ignorez-vous donc le funeste événement?...

ALDOBRANDIN.

Quel événement?

SABINE.

Le père Pancrace est mort.

ALDOBRANDIN.

Le père Pancrace est mort?

SABINE.

Il vous le marque par une lettre que j'ai dans ma valise et que je vous remettrai tout à l'heure.

ALDOBRANDIN.

Ah! voilà une fâcheuse nouvelle!

BASILE.

Mais comment diantre a-t-il pu vous écrire qu'il était mort, monsieur?

SABINE.

Je veux dire qu'il a écrit cette lettre avant de mourir.

ALDOBRANDIN.

Cela s'entend!...

SABINE.

C'est pour obéir à ses dernières paroles que je suis venu près de vous, mon oncle;... « Va, m'a-t-il dit, va » trouver le seigneur Aldobrandin! c'est le seul appui

» qui te reste, mon enfant; lui seul est digne de te diriger, loin des voies du monde, dans le sentier de la vertu!... »

BASILE.

Pauvre innocent!

ALDOBRANDIN, à part.

Il paraît avoir un bon naturel...

SABINE.

J'ai reçu alors sa bénédiction; il m'a attaché ce bandeau sur l'œil et j'ai quitté Padoue.

ALDOBRANDIN.

Et pourquoi ce bandeau sur l'œil?

SABINE.

Dame! mon oncle! à cause...

ALDOBRANDIN.

A cause?...

SABINE.

Je n'ose pas vous le dire...

ALDOBRANDIN.

Ose toujours!

SABINE.

C'est à cause des belles dames qui auraient pu me trouver trop joli garçon...

ALDOBRANDIN.

Ah! parbleu! l'idée est excellente, et je reconnais là le père Pancrace...

BASILE, à part.

Le fait est qu'on dirait une fille!

ALDOBRANDIN.

De sorte que les belles dames te font peur, mon neveu?

SABINE.

Je crois bien, mon oncle! Et à vous?

ALDOBRANDIN.

A moi aussi! à moi aussi! Allons! voilà qui va bien et tu montres des sentiments qui m'enchantent; mais où diantre vais-je te loger? je ne vois dans cette maison d'autre chambre que celle de ma nièce...

SABINE.

Quelle nièce?

ALDOBRANDIN.

Ta cousine!

SABINE.

J'ai une cousine?

ALDOBRANDIN.

Sans doute.

SABINE.

Dans la maison?

ALDOBRANDIN.

Assurément!

SABINE.

Oh! bien! mon oncle, je ne veux pas y rester avec elle! le père Pancrace m'a bien dit que c'était trop dangereux! J'aime mieux retourner à Padoue!

ALDOBRANDIN.

Eh là! rassure-toi, mon garçon!... tu ne verras ta cousine qu'en ma présence et je te ferai dresser un lit dans ma chambre!

SABINE.

Si vous croyez qu'il n'y a pas de danger...

ALDOBRANDIN.

Non! non!

BASILE.

Voulez-vous qu'on lui dise que vous êtes borgne ?...

ALDOBRANDIN.

Allons! c'est convenu!... Une affaire d'importance m'oblige à te quitter, mais je serai bientôt de retour et nous souperons ensemble...

SABINE.

Ne vous gênez pas pour moi, mon oncle !

ALDOBRANDIN.

Toi, Basile, suis-moi !

BASILE, à demi-voix.

Comment! vous le laissez seul dans la maison, monsieur ?

ALDOBRANDIN, de même.

Non; la duègne est ici ?

BASILE, de même.

Ah! bah!...

ALDOBRANDIN, de même.

Je viens de la prendre à mon service!...

BASILE, de même.

Oh! alors!... et où allons-nous, monsieur ?

ALDOBRANDIN, de même.

Dans mon palais.

BASILE, de même.

Quel palais ?

ALDOBRANDIN, de même.

Celui du seigneur Horace !

BASILE, de même.

Vous dites ?

ALDOBRANDIN, de même.

Je t'expliquerai cela en chemin! (A Sabine.) A bientôt, mon neveu ! je cours et je reviens !

SABINE.

Oh ! ne vous pressez pas, mon oncle !

BASILE.

N'ôtez pas votre bandeau au moins !

SABINE.

Soyez tranquille ! je ne suis pas bête.

ALDOBRANDIN.

Allons !

Il sort par le fond avec Basile.

SCÈNE XVII

SABINE, seule, elle ôte son bandeau.

Enfin ! les voilà partis, et j'ai le champ libre ! Par ma foi ! le cher oncle a donné dans le panneau le plus gâlamment du monde et les choses tournent mieux que je ne l'espérais. Il s'agit maintenant d'entrer au cœur de la place. (Essayant d'ouvrir la porte de la maison.) La porte est fermée ; tâchons d'attirer l'attention de notre jeune signora et de nous en faire reconnaître ! (Apercevant la guitare laissée par Basile.) Ah !... une guitare !...

La nuit commence à tomber.

Elle prend la guitare et s'accompagne.

COUPLETS.

Monsieur l'oiseau des bois,
Allez saluer ma maîtresse,

LE MAGNIFIQUE

Monsieur l'oiseau des bois,
 Allez la saluer cent fois !
 Le jour décline et l'heure presse !
 Allez, monsieur l'oiseau des bois !

Dites-lui de paraître
 A sa fenêtre ;
 D'appeler les amours
 A son secours !
 Sous les feuilles nouvelles,
 Dans l'ombre de la nuit,
 Elle entendra le bruit
 Que font leurs ailes !

Monsieur l'oiseau des bois,
 Allez saluer ma maîtresse !
 Monsieur l'oiseau des bois,
 Allez la saluer cent fois !
 Le jour décline et l'heure presse !
 Allez, monsieur l'oiseau des bois ! —

(Parlé.) Je n'entends rien !

Quand les tuteurs sommeillent,
 Les amours veillent,
 Cachés dans un bosquet,
 L'oreille au guet ;
 Ce soir leur troupe folle
 Brisera ses verrous ;
 Avec eux, avec vous,
 Qu'elle s'envole !

Monsieur l'oiseau des bois,
 Allez saluer ma maîtresse !
 Monsieur l'oiseau des bois,
 Allez la saluer cent fois !
 Le jour décline et l'heure presse !
 Allez, monsieur l'oiseau des bois !

Ah ! la porte s'ouvre !...

Covielle sort de la maison.

SCÈNE XVIII

COVIELLE, SABINE.

COVIELLE.

Qui va là?...

SABINE, à part.

Hein? quelle est cette mégère!

COVIELLE.

Je voudrais bien savoir qui se permet de chanter sous nos fenêtres!

SABINE, à part.

Ma place est-elle déjà prise par une duègne!...

COVIELLE, à part.

Voilà un jouvenceau que je ne veux pas laisser courir sur les brisées de mon maître. (Haut.) Me direz-vous qui vous êtes, jeune homme?

SABINE.

Oui, quand vous m'aurez dit de quel droit vous m'interrogez, bonne femme!

COVIELLE.

Du droit que m'a donné le seigneur Aldobrandin d'écarter de sa maison tous les coureurs d'aventures, beau galant!

SABINE.

Et vous a-t-il ordonné aussi d'en écarter son neveu, aimable duègne?

COVIELLE.

Vous êtes le neveu du seigneur Aldobrandin, mon ami?

SABINE.

Tout frais arrivé de Padoue, ma chère dame. (Se rapprochant de Covielle.) Mais êtes-vous bien sûre vous même d'avoir toujours été duègne!...

COVIELLE.

Hein?...

SABINE.

On croirait plutôt, à voir ces larges sourcils...

COVIELLE.

Eh ! mais ! on jurerait, à voir ces yeux fripons...

SABINE.

A entendre cette voix rauque...

COVIELLE.

A entendre cette voix flûtée...

SABINE.

Qu'un certain Covielle n'est pas loin d'ici.

COVIELLE.

Qu'une certaine Sabine se moque d'un certain Covielle.

SABINE, éclatant de rire.

Comment ! c'est toi ?

COVIELLE.

En pied dans la maison, ma chère, à titre de duègne!...

SABINE.

Comme moi à titre de neveu!... Et quel est ton projet?

COVIELLE.

De tout faire pour marier ta maîtresse avec mon maître ! Et le tien ?

SABINE.

De tout tenter pour marier ton maître avec ma maîtresse!... car c'est bien de mariage qu'il s'agit, n'est-ce pas?

COVIELLE.

Fi! prêterais-je les mains à de coupables intrigues!... Mon maître fait le guet aux environs, et ta maîtresse se tient prête à tout événement.

SABINE.

Il n'y a donc plus qu'à signer le contrat!

COVIELLE.

Justement!

DUETTO.

COVIELLE et SABINE, ensemble.

Vivat! à notre artifice
Le sort propice
Berne les sots et sourit
Aux gens d'esprit!
Tous deux, pour sauver la belle,
Luttons de zèle,
Et contre un tuteur jaloux
Unissons-nous!

SABINE.

Puisque Covielle me seconde...

COVIELLE.

Puisque Sabine y met du sien...

ENSEMBLE.

Tous les tuteurs du monde
Ici ne pourront rien!

SABINE.

Pour tromper Sganarelle,

LE MAGNIFIQUE

Bartholo, Trufaldin,
Géronte, Aldobrandin
Et toute leur sequelle,
Ni Scapin, ni Crispin
Ne valent mon Covielle !

COVIELLE.

Pour prêter aux amants
Un appui secourable,
Et calmer leurs tourments,
Et d'un œil favorable
Accueillir leurs serments,
Sabine vaut le diable !

SABINE.

Aucun fourbe, sur ma foi !
Ne vaut Covielle !...

COVIELLE.

Après toi,
Ma chère !

SABINE.

Après toi !

COVIELLE.

Voyez quelle aimable figure !
Dirait-on pas un écolier,
En amour déjà bachelier ?

SABINE.

A cet oiseau de triste augure
Tous les maris auraient recours
Pour effaroucher les amours !

COVIELLE.

La duègne, en dépit de son âge,
T'offre son cœur pour un baiser !

SABINE.

L'écolier aura le courage
De ne pas te le refuser !

Covielle embrasse Sabine.

ENSEMBLE.

Vivat! à notre artifice
Le sort propice
Berne les sots et sourit
Aux gens d'esprit!
Tous deux, pour sauver la belle,
Luttons de zèle,
Et contre un tuteur jaloux
Unissons-nous!

Basile paraît au fond, chargé de boîtes et de paniers qu'il laisse tomber en voyant Covielle embrasser de nouveau Sabine.

BASILE.

Ah! bah!...

COVIELLE et SABINE.

Aïe!...

Ils se sauvent par la gauche.

SCÈNE XIX

BASILE, puis ALDOBRANDIN.

BASILE.

La duègne qui embrasse le neveu de notre maître!...
Miséricorde!... les voilà qui escaladent le mur à présent!
Elle l'enlève!... monsieur! monsieur!

ALDOBRANDIN, paraissant au fond.

Quoi? qu'est-ce que c'est?

BASILE.

La duègne!...

ALDOBRANDIN.

Eh bien?

BASILE.

La duègne enlève votre neveu!

ALDOBRANDIN.

Hein?

BASILE.

C'est à la lettre, monsieur, elle l'a fait sauter par-dessus le mur dans le jardin du notaire!

ALDOBRANDIN.

Es-tu fou?

BASILE.

Non, par le diable! je l'ai vu embrasser ce pauvre innocent, tout comme je vous vois, monsieur!...

ALDOBRANDIN.

Ah! l'effrontée!

BASILE.

Et c'est qu'il ne se défendait pas encore!...

ALDOBRANDIN.

Il y a dans tout cela quelque manigance que je ne comprends pas, Basile!... Commençons par mettre en lieu sûr les objets précieux que j'ai cru prudent d'apporter chez moi et nous nous occuperons ensuite de mettre la police aux troussees de cette coquine!

BASILE.

C'est cela monsieur!... rentrons les sacs?...

ALDOBRANDIN, remontant vers le fond de la scène.

Voilà nos hommes qui les apportent...

BASILE.

Si nous les attachions à la poulie? nous aurions plus tôt fait de les monter au grenier...

ALDOBRANDIN.

Y a-t-il un crochet?

BASILE.

J'en trouverai un dans le fournil...

ALDOBRANDIN.

Va vite ! et allume une lanterne. (Heurtant les objets que Basile a laissé tomber à terre.) Eh bien ! voilà ce que tu fais de ma vaisselle plate !

BASILE.

Ma foi ! monsieur j'ai été si saisi, en voyant ce que j'ai vu, que tout m'est tombé des mains !...

ALDOBRANDIN.

C'est bon ! je m'en charge !... dépêche-toi !...

Il ramasse les différents objets tombés à terre et les porte dans la maison.

BASILE, remontant vers le fond.

Par ici, vous autres !...

Il traverse la scène et entre dans le fournil.

SCÈNE XX

COVIELLE, HORACE,

puis BASILE, ALDOBRANDIN, SABINE, CÉLIE.

FINAL.

Covielle paraît sur le seuil de la porte, un sac vide à la main ; il a repris son premier costume. — Horace le suit.

COVIELLE, à demi-voix.

Voilà justement le moyen
D'entrer dans la place !

HORACE.

Bien ! mais si la corde casse !

LE MAGNIFIQUE

COVIELLE.

Qui ne risque rien n'a rien !

ALDOBRANDIN, paraissant à la fenêtre.

Hé ! Basile !

BASILE, dans le fournil.

Tout de suite !

COVIELLE.

Il revient ! cachez-vous vite !

Il ressort avec Horace.

BASILE, sortant du fournil, avec un crochet de fer et une lanterne
allumée à la main.

Me voilà, monsieur, me voilà !

COVIELLE, rentrant en scène, chargé d'un sac qu'il dépose à terre.

Les autres sacs sont à la porte ;
Faut-il que je vous les apporte ?

BASILE.

Attachons d'abord celui-là !

Il attache le crochet à la corde et au sac qu'il soulève.

Miséricorde !

Qu'il est pesant !

COVIELLE.

Vite à présent

Tirons la corde !

COVIELLE et BASILE, hissant le sac.

Hisse !...

ALDOBRANDIN, à la fenêtre.

Bien cela !...

COVIELLE et BASILE.

Hisse !...

ALDOBRANDIN.

L'y voilà !

COVIELLE et BASILE.

Hisse !

ALDOBRANDIN.

Halte là !

Aldobrandin fait tourner la poulie et introduit le sac dans la maison.

COVIELLE.

Et d'un !

BASILE.

Sa lourdeur est extrême !
Que diable contient ce sac-là ?

COVIELLE.

Passons maintenant au deuxième.

A part.

Je l'ai réservé pour moi-même !

Il sort.

BASILE.

Le voisin doit être fâché
D'avoir fait un pareil marché !

Covielle, complètement enveloppé dans un sac, rentre en scène en sautant
et vient se placer près de Basile. — Basile se retourne.

Hein ? d'où sort celui-là ?

Regardant autour de lui.

Camarade !... personne !

Covielle a changé de place et a passé de l'autre côté de Basile.

Eh bien ! je deviens fou, je croi !
Voilà le sac, Dieu me pardonne,
Qui se promène !...

COVIELLE, dans le sac, d'une voix lugubre.

Hisse-moi !

BASILE, reculant épouvanté.

Holà !...

LE MAGNIFIQUE

ALDOBRANDIN, dans la maison.

Basile!... Au meurtre!... à l'aide!...

A l'assassin!...

Aldobrandin se précipite en scène et se heurte contre Covielle qui, sans sortir de son sac, l'étreint dans ses bras.

Ouf! je suis mort!

Au sac! au sac!...

COVIELLE, toujours dans le sac.

Eh! là!.. quel démon vous possède!

BASILE.

Le sac parle!...

Sabine entre par le fond; Horace sort de la maison son sac à la main.

Célie le suit avec un flambeau qu'elle donne à Sabine. Le théâtre s'éclaircit.

HORACE, à Aldobrandin.

Vous avez tort,

Monsieur! personne ici ne veut vous faire injure!

Vous avez seulement perdu votre gageure!

ALDOBRANDIN, abasourdi.

Hein, comment?

COVIELLE, sortant de son sac.

C'est à vous de nous payer l'enjeu?

Seigneur! grâce à mon stratagème,

Vous avez fait entrer vous-même

Votre rival sous votre toit.

ALDOBRANDIN.

Morbleu!

HORACE, à Aldobrandin.

Je serai généreux! — Donnez-moi ce que j'aime,

Et, pour calmer votre courroux,

Avec votre maison, mon palais est à vous!

TOUS, moins Aldobrandin et Horace.

O magnificence suprême!

ALDOBRANDIN, & Horace.

Puisqu'il le faut, monsieur, je vous la donne.

HORACE.

Chère Célie!...

CÉLIE.

Cher Horace!...

ALDOBRANDIN, parlé.

Morbleu! je me vengerai sur la duègne!

COVIELLE, id.

Vengez-vous donc, seigneur Aldobrandin! car elle est devant vous!

ALDOBRANDIN, id.

Comment c'est toi!

BASILE, id.

Pas possible!

ALDOBRANDIN, id.

Et me diras-tu ce que tu as fait de mon neveu, coquin!

COVIELLE, id.

Rien encore! mais je compte en faire ma femme!

ALDOBRANDIN et BASILE, id.

Sa femme!

SABINE, id.

Grâce à ce changement de costume, mon oncle!

ALDOBRANDIN, id.

Quoi!... c'était!...

BASILE, id.

Ah bah!

LE MAGNIFIQUE

TOUS.

Sous les verrous
Et sous les grilles,
Tuteurs jaloux,
C'est folie à vous
De garder les filles,
L'amour n'est pas loin qui se rit des grilles
Et des tuteurs et des verrous !

FIN

